

ÉLOGES FUNÈBRES



IN MEMORIAM



Éloges funèbres des membres décédés en 2014-2015



Éloge de Monsieur Roger Hertz (1922-2014) prononcé par Monsieur Jean-Claude Bonnefont le 3 octobre 2014

Roger Hertz, le confrère défunt dont je dois vous faire aujourd'hui l'éloge, a été condamné dans sa jeunesse à 15 ans de travaux forcés. Mais je vous rassure tout de suite : ce qui aurait pu être une marque d'infamie est devenu pour lui un beau titre de gloire ; il avait été condamné sous le gouvernement de Vichy pour avoir « déserté », en quittant l'École de Santé militaire de Lyon, où il était élève, pour rejoindre les FFI dans le maquis du Vercors. C'était, vous le voyez, un homme de caractère.

C'était aussi, et cela va bien ensemble, un Lorrain de vieille souche, par son père, conservateur des Eaux et Forêts et fils d'un maire de Sarrebourg, aussi bien que par sa mère, née Antoinette Simon, qui appartenait à une famille de grands professeurs de médecine ; et même par sa résidence, le château de Sarreck, près de Sarrebourg, acquis comme bien national par un ancêtre Saint-Ignon.

De la riche et glorieuse carrière militaire du médecin général Hertz, je retiendrai qu'il a participé à toutes les campagnes, depuis celle de France, en 1944-45, jusqu'à celle d'Algérie ; qu'il a été blessé deux fois, la seconde très gravement au Tonkin ; qu'il a effectué de nombreux séjours dans les pays d'Afrique du Nord, Lybie, Tunisie, Algérie, à des titres divers, et qu'en conséquence, il avait appris l'arabe ; qu'il a terminé sa carrière, de plus en plus

orientée vers l'administration du Service de la Santé, avec le grade de médecin général inspecteur, à la tête des approvisionnements et établissement centraux du Service de Santé des Armées, à Orléans.

Vous ne vous étonnerez pas, dans ces conditions, qu'il ait été Grand Officier de la Légion d'Honneur, titulaire de deux croix de guerre (métropole et TOE) et de la très rare médaille de vermeil du Service de Santé militaire, pour ne citer que ses principales décorations.

La première rencontre de Roger Hertz avec l'Académie de Stanislas se produisit lors d'un Colloque ouvert à des intervenants extérieurs : celui du 17 octobre 1984, consacré au 70^e anniversaire des batailles de Lorraine, où il avait parlé de l'offensive de Morhange. Nommé associé-correspondant de l'Académie, à la suite d'un très beau rapport de son ami Alain Larcen, il est intervenu encore devant notre Compagnie en 1994 pour le cinquantenaire de la bataille de Monte Cassino, en 1998 pour le centenaire de Fachoda et le 10 mai 2000, pour parler de « la peur, composante de l'individu », dans le discours de réception qu'il a prononcé après être devenu membre titulaire, le 21 novembre 1997. Vous le constatez, cet homme modeste, qui aurait eu tant d'exploits à nous raconter, ne parlait jamais de lui.

Dès 2002, malheureusement, notre confrère ne fréquentait plus l'Académie, où nous avons tous apprécié sa bonhomie, son humour, sa franche cordialité, en même temps que son expérience de la vie. C'est sous la présidence de Michel Vicq, en 2004, que l'explication de son absence nous a été donnée : il devait rester auprès de son épouse, gravement malade, et l'accompagner à Lyon, où elle serait soignée. C'est la raison pour laquelle, il a été fait membre honoraire le 2 avril 2004.

Nous avons tous regretté ce confrère, dont la présence honorait et ennoblissait notre académie, en raison de ses qualités exceptionnelles de bravoure, de dévouement et de jugement droit qu'il avait manifestées pendant toute son existence.

Eloge de Monsieur Jean Favier (1932-2014)
prononcé par Monsieur Michel Bur
le 21 novembre 2014

Notre correspondant national Jean Favier est décédé à Paris le 12 août dernier à l'âge de 82 ans. Il était né dans la même ville le 2 avril 1932, près de l'église Saint-Onuphre, dans un quartier dont il a restitué l'atmosphère dans son dernier livre paru en 2009, intitulé *Saint-Onuphre. Souvenirs d'un autre temps*.

Élève de l'École nationale des Chartes, archiviste paléographe en 1956 avec une thèse d'École sur Enguerrand de Marigny, membre de l'École française de Rome de 1956 à 1958, agrégé d'histoire en 1961, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes-Études en 1965, docteur ès-Lettres en 1967, professeur à la Sorbonne de 1969 à 1997, directeur de la *Revue historique* de 1973 à 1997, il siège également au Comité des Travaux historiques et scientifiques avant d'être élu à l'âge de cinquante-trois ans membre de l'Institut et d'entrer à l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

La carrière professionnelle de Jean Favier fut aussi brillante que rapide. Il y ajouta d'autres fonctions prestigieuses. Comme Directeur général des Archives de France de 1975 à 1994, il veilla en particulier à la réalisation du CARAN que fréquentent aujourd'hui tous les chercheurs. Il construisit de nombreux dépôts départementaux et publia de nombreux ouvrages consacrés aux archives. Il fut aussi Directeur de la Bibliothèque nationale de France de 1994 à 1997 et l'Institut lui confia de 1995 à 2012 la conservation du château de Langeais où il organisa pour les visiteurs de belles expositions. Ces multiples responsabilités lui valurent la Grand Croix de la Légion d'Honneur, la Grand Croix de l'Ordre national du Mérite. Il reçut nombre d'autres décorations françaises et étrangères. Il fut également, entre autres distinctions, membre de l'Académie royale de Belgique et docteur *honoris causa* de l'université La Sapienza de Rome.

Aussi impressionnante que soit cette liste, elle ne doit pas en cacher une seconde qui est celle de ses travaux scientifiques sur la fiscalité et l'histoire monétaire, l'administration du royaume, l'histoire urbaine, fluviale et sociale de Paris à la fin du Moyen Âge. Sa thèse de doctorat d'État, qui portait sur *Les finances pontificales à l'époque du Grand Schisme d'Occident*, fut suivie d'un maître-livre sur *Finance et fiscalité au bas Moyen Âge* en 1971, d'un autre sur *Paris au XV^e siècle* en 1974 et d'un dernier sur *Paris, deux mille ans d'histoire* en 1997. D'une puissance de travail considérable et d'une érudition impeccable, Jean Favier ajouta peu à peu à cette bibliographie de base des ouvrages de synthèse

sur *La guerre de Cent Ans* en 1980 et, en collaboration avec une vingtaine de collègues, sur *La France médiévale* en 1984. Vinrent ensuite à l'intention d'un public élargi les biographies de *Charlemagne*, de *Philippe le Bel*, de Villon, de *Louis XI*, du roi *René*, sans oublier un *Dictionnaire de la France médiévale* en 1993.

Jean Favier fut un des médiévistes français les plus réputés en raison de l'ampleur de ses entreprises et de ses travaux. Sa prestance et sa belle chevelure ne passaient pas inaperçues. Il fut aussi un conférencier très sollicité et vint plusieurs fois à Nancy à la demande de Madame Rossinot pour les « Grandes Rencontres du Livre ». C'était un homme distingué, courtois, souriant, dont le contact avec les étudiants, mais aussi, de façon générale, avec ses autres interlocuteurs, était facile et bienveillant. Il appartenait à l'Académie de Stanislas depuis 1987. Il est naturel que celle-ci ait aujourd'hui une pensée confraternelle à son égard.



Éloge de Monsieur Alain Girardot (1939-2013) prononcé par Monsieur Patrick Corbet le 27 mars 2015

L'Académie de Stanislas se doit de saluer la mémoire d'Alain Girardot, élu le 16 janvier 1981 associé correspondant national de notre compagnie, à la suite d'un rapport rédigé par Alain Larcen. Historien du Moyen Âge, professeur émérite à l'Université de Metz, il est décédé à 73 ans le 10 novembre 2013. Il repose dans le petit cimetière de Villeroy-sur-Méholle, village meusien situé non loin de Vaucouleurs.

Alain Girardot a inscrit son activité sur le sol lorrain. Né à Laxou le 16 février 1939, il avait fait sa scolarité supérieure à la Faculté des Lettres de Nancy, en y ajoutant des études à la Faculté de Droit qui lui avait décerné le titre de lauréat. Agrégé d'histoire en 1965, il enseigne à Reims, puis à Nancy au lycée Henri Poincaré et commence une thèse sous la direction du Doyen Jean Schneider, dont il sera l'un des derniers élèves. En 1970, les aléas des élections universitaires le conduisent, non Boulevard Albert I^{er}, mais à Dijon, où il œuvrera comme assistant, puis maître-assistant, aux côtés d'un autre grand maître d'origine lorraine, le Doyen Robert Folz. Il soutient sa thèse de doctorat d'État en 1980 à Dijon, y devient professeur l'année suivante, puis, en 1989, rejoint par mutation l'Université de Metz, où il exerce jusqu'à sa retraite en 2005. Il vivait à Nancy, y poursuivant ses travaux de recherche, interrompus par un décès subit qui a plongé son entourage dans le chagrin et ses amis dans la tristesse.

La biographie d'Alain Girardot conduit à insister sur son œuvre historique, une œuvre cohérente, destinée à durer, robuste, si je puis me permettre cet adjectif, qui permet d'évoquer l'allure de notre collègue, à la haute et forte stature. Girardot avait fait son domaine de la Lorraine à la fin du Moyen Âge. Il ne s'en est éloigné qu'épisodiquement, du côté de la Provence, qu'il aimait et où il avait habité, et des pays de la Loire, pour examiner la figure du roi René, René d'Anjou, objet de plusieurs articles. Ses études étaient conformes à la tradition de l'histoire économique et sociale. Il était en cela le disciple du Doyen Schneider et un compagnon de Guy Cabourdin, qui avant lui avait scruté le XVI^e siècle lorrain. Sa bibliographie, rassemblée par J.-P. Evrard dans le premier numéro de 2014 des *Annales de l'Est*, témoigne d'articles structurés, très référencés, relativement longs, rarement inférieurs à 20 ou 25 pages, ceci alors que sa prise de parole dans les colloques était toujours brève, concise. Le fait, permettez-moi un sourire, avait amené Alain Larcen à écrire dans le rapport de candidature que « s'il siège à nos côtés, M. Girardot respectera toujours le temps qui lui sera imparti ».

Les contributions d'Alain Girardot portent sur la sidérurgie et les forges, et surtout sur les villes régionales, petites, moyennes ou grandes. La liste de ses travaux fait apparaître, et on ne résiste pas à la tentation de citer ces localités, des études sur Pont-à-Mousson, objet de son DEA, Saint-Mihiel, Vaucouleurs, la Mothe-en-Bassigny, Gondrecourt-le-Château, Commercy, Marville et bien sûr les villes épiscopales lorraines du nord, Metz et surtout Verdun, pour lesquelles il avait rédigé ou fait rédiger d'utiles synthèses et dont il était considéré comme un spécialiste. Chaque article, loin d'être constitué par l'application monotone d'une grille inchangée, soulignait les originalités de chaque agglomération, toujours resituée dans son contexte général. Ainsi avait-il, au colloque organisé en 1985 par René Taveneaux à Saint-Nicolas de Port, démontré qu'il ne convenait pas d'isoler les villes de la région nancéenne d'aujourd'hui, de Toul d'un côté à Lunéville de l'autre, mais d'y voir un continuum économique dominé par les mêmes milieux de l'argent et de la marchandise. Ces observations ont depuis trouvé une confirmation dans les travaux menés par Jean-Luc Fray.

Les villes lorraines ont donc beaucoup retenu notre confrère. Mais sa réputation restera encore davantage liée à sa thèse sur « Le droit et la terre. Le Verdunois à la fin du Moyen Âge », publiée en 1992 aux Presses universitaires de Nancy. L'ouvrage, qui rééquilibre vers les campagnes les intérêts thématiques de M. Girardot, doit être considéré, avec ses deux volumes de 976 pages, comme l'ultime exemple régional des thèses de doctorat d'État, thèses géantes que l'on imposait alors aux candidats à l'enseignement supérieur en Lettres. Dans ce

travail exhaustif, admirablement documenté, sorte d'histoire globale du monde rural nord-meusien, Alain Girardot démontre que le Verdunois a été modelé par la présence ecclésiastique, du fait de l'application dans les seigneuries de la règle canonique selon laquelle les droits de l'Église sont intangibles, inaliénables, et la propriété des temporels absolument pérenne. La thèse, l'idée, n'a jamais été contestée et l'ouvrage, que j'évoque trop rapidement, fait du Verdunois une des régions les plus scrupuleusement éclairées de l'Est de la France.

Alain Girardot laisse donc après lui une œuvre marquée par le labeur, l'érudition et la science. A-t-elle reçu, cette œuvre, la résonnance nationale qu'elle mérite ? On peut en discuter, car l'indépendance de caractère de l'auteur, une certaine timidité peut-être, ont pu borner sa diffusion. Mais il serait erroné de classer notre collègue dans la catégorie des savants limités à leur région. Il était bien plutôt de cette race d'historiens, souhaitée par Marc Bloch lui-même, pour lesquels on n'atteint la compréhension d'un moment de l'histoire qu'à condition de choisir un terrain de manœuvre, d'en définir précisément les frontières et d'en mobiliser, avec l'ensemble de ses compétences, toutes les ressources, notamment documentaires. Tel a été le programme de notre collègue disparu, auquel nous devons une pensée confraternelle.